

Centon des carrières du Val-de-Grâce

À Jean L., François D., Mme de Rohan-Chabot, et Jean-Pierre P. , de grands et glorieux prédécesseurs.
À Pierre Magic Tchernia, qui a su parfaitement retranscrire l'état d'esprit des Gaspards dans son film éponyme.

Ce texte (de par la définition de centon) est donc une néoformation constituée de morceaux choisis évoquant les anciennes carrières souterraines du Val-de-Grâce faisant partie du Grand Réseau Sud dénommé par simplification catacombes de Paris ; il existe bien sûr d'autres textes évoquant ce sujet qui auraient tout autant permis de réaliser un centon différent, mais nous avons préféré choisir des extraits de documents peu connus. Cette mosaïque n'a d'ailleurs d'autre prétention que de faire appréhender différemment la fréquentation de ces galeries sous-minant la capitale, qui contrairement aux idées reçues, ne date pas des années 80's mais de bien avant.

Plongeons-nous donc dans les « catacombes du Val-de-Grâce ». Cet hôpital militaire parisien possède des dessous sombres par excellence (ce qui répond à l'un des critères imposés pour cet exercice littéraire), et dans ses « profondeurs sans la moindre lueur de l'astre du jour », partons à la rencontre de curieuses créatures. En effet des êtres y séjournent régulièrement ; ils y vivent alors tapis dans l'ombre de cet endroit « où les ténèbres dominent sans partage ». À défaut de constituer une peuplade comme les Talpas, ces descendants de contemporains de Louis XIII évoqués par Gaston Leroux dans sa *Double vie de Théophraste Longuet*, ils ont désormais un nom attribué officiellement : ce sont des « cataphiles ».



C'est en effet ainsi qu'ils sont maintenant mondialement connus (globalisation oblige). Si cette activité est éminemment clandestine, ils ont été étudiés pour la première fois scientifiquement par Barbara Glowczewski et Jean-François Matteudi, et leur existence révélée dans un ouvrage qui fit date et fait toujours référence : *La Cité des Cataphiles*

(*mission anthropologique dans les souterrains de Paris*)¹. Nous allons nous intéresser à leurs mœurs étranges : leur manière de se déplacer, comment ils se retrouvent, pourquoi ils se regroupent parfois, et ce qui leur arrive de temps en temps car leur existence n'est pas toujours bien acceptée par tous et certaines autorités les traquent.

Mais tout d'abord un rappel pour ne pas être accusé de faire l'apologie d'une activité interdite mais qui est néanmoins une réalité :

Arrêté du 2 novembre 1955

Art.1 Il est interdit à toute personne non munie d'une autorisation émanant de l'Inspection Générale des Carrières d'ouvrir les portes et trappes d'accès aux escaliers et puits à échelons ou autres des anciennes carrières, de descendre dans ces ouvrages, de pénétrer et de circuler dans les vides des anciennes carrières s'étendant sous l'emprise des voies publiques de la Ville de Paris.

Art.2 Les contraventions au présent arrêté seront constatées par procès verbaux des commissaires de police et autres officiers de police judiciaire et des agents de l'Inspection des Carrières ayant qualité pour verbaliser. Elles seront déférées aux tribunaux compétents.

Art.3 Le directeur de la police municipale et l'Ingénieur Général des Mines, Inspecteur Général de Carrières du département de la Seine sont chargés de l'exécution du présent arrêté qui sera inséré au recueil des actes administratifs et affiché dans Paris.

Fait à Paris, le 2 novembre 1955. Le Préfet de Police (signé) Dubois

*Il pleut. Par ma fenêtre, je vois un coin de ciel gris. Suzanne ne viendra pas cet après-midi.
Que faire ?*

Aller aux Catas² ?

Décidément, je ne m'en sens pas le courage aujourd'hui. Il me faudrait revêtir ce complet boueux et ces bottes maculées, et, comme un voleur, courir jusqu'au Val-de-Grâce, en rasant les murs. Il me faudrait attendre la nuit pour ressortir de mon trou, afin d'éviter les regards scandalisés de la rue Saint-Jacques.

Ce souhait de discrétion est facilement exauçable puisqu'il existe différentes façons de pénétrer dans les anciennes carrières de Paris. Nous allons donc emprunter une autre entrée.

Nous nous introduisîmes par une des nombreuses entrées des catacombes, rue Notre-Dame-des-Champs, à côté d'un bureau de tabac. L'un des étudiants le plus naturellement du monde, avait sorti une clé de sa poche pour nous ouvrir la voie³.

¹ Cette mission sociologique a pu être menée grâce à un financement émanant du ministère de la Culture au tout début des années 80's.

²Catas : abréviation de Catacombes. Lieu de réunion des Mineurs, amateurs de Topographie. (Note de l'auteur du texte d'origine).

Après un escalier de près de cent marches descendu en silence, on nous permit enfin de parler à haute voix. Nous étions isolés du monde des vivants par quelque trente mètres de terre.

Mais nous n'en étions qu'à la première étape. Restait à gagner la salle de bal. Notre groupe se grossissait de nouveaux venus et bientôt une voix s'éleva, celle d'un "guide" :

— Chers amis et compagnes, cette soirée est placée sous le patronage de l'École des Beaux-Arts. Des guides vont vous conduire par fournées de cinquante. Je vous rappelle à nouveau le danger que vous courez en vous détachant de votre "cordée". Ne vous laissez pas distancer par celui qui vous précède...

[...] nous marchons depuis trois quarts d'heure déjà. Un étudiant, Christian, m'en explique la raison :

— Avant, on entrait par le Val-de-Grâce. Il y avait moins de chemin. Mais maintenant les policiers surveillent cette entrée. Alors nous avons condamné la porte de l'intérieur. Mieux, des copains électroniciens ont installé un dispositif d'alarme : si les agents entrent par le Val-de-Grâce, tout le bal est aussitôt alerté et on a le temps de filer par les issues secondaires.

Le parcours d'approche peut parfois être tortueux.

Je suivais René à travers des couloirs, des escaliers, des salles d'ossuaires, découvrant ces lieux étranges avec une émotion qui allait se transformer en fièvre au fur et à mesure de la soirée. Nous n'étions pas les seuls. Une foule de jeunes, de jeunes gens comme moi, encadrés par des hommes plus disciplinés, se pressaient dans ce qui m'apparut comme un véritable gruyère sous la capitale. Un deuxième Paris, secret, caché sous l'autre, le vrai. Un Paris des catacombes insoupçonné du public, surtout les zones interdites où se déroulait cette étrange réunion. Des jeunes dont le visage paraîtrait à coup sûr familier si on les croisait dans la rue, dans une soirée ou même pour certains, un vernissage parisien.[...] Comment parler d'ennui à voir cette jeunesse débordante de vie et d'enthousiasme, rassemblée dans un même élan fraternel, une même certitude des lendemains.

Sous terre, le temps et les distances sont abolis.

Nous arrivons au Val-de-Grâce. Ici, les constructions sont plus anciennes, les galeries n'ont plus le même aspect. Partout des voûtes surbaissées, en ogive ; çà et là, de petits réduits qui furent des cellules ou des cachots ; plus loin, une vaste salle entourée de bancs taillés dans la masse, le vestibule, enfin l'escalier, qui n'a de pareil au monde que celui de Windsor. Sa hau-

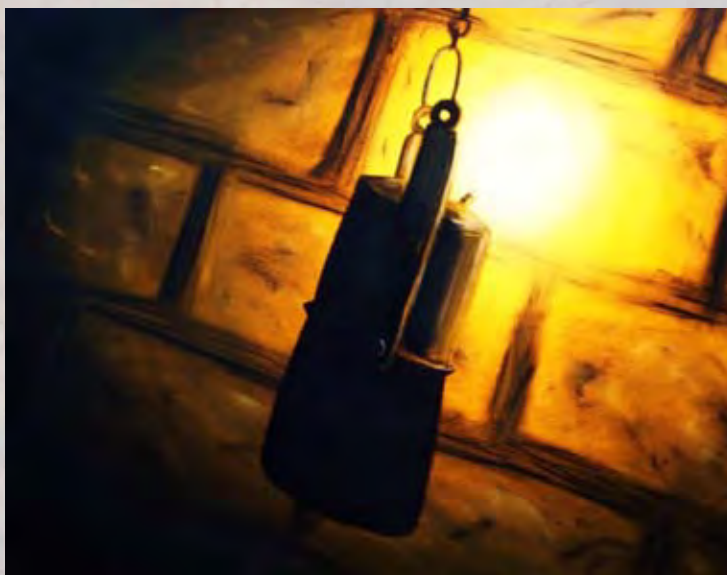
³Cette clef utilisée pour ouvrir les portes donnant accès aux anciennes carrières souterraines de la Ville de Paris était en fait unique selon le principe adoptée par toutes les administrations et grosses entreprises (e.g. la clef 1101 de la RATP, le passe PTT valable sur toute la France, etc.) ; en effet pourquoi se compliquer la vie à multiplier à l'envi les clefs et les cadenas. Et lorsque l'on ne possédait pas une copie de celle-ci, les serrures étaient relativement facile à ouvrir comme l'atteste cette annonce parue dans le dossier "Paris par dessous" du n°22 de *L'Écho des Cinq Pairs* (mai-juin 1979 / p14-15) ; en introduction à une traversée souterraine de la Rive Gauche (Parc Montsouris – rue Bonaparte) organisée la nuit du 22 au 23 juin, on peut en effet lire : "les statistiques montrent que dans une école d'ingénieurs, il existe au moins deux personnes capables de crocheter des serrures. Personnes intéressées, s'adresser à la Rédaction qui fera suivre".

teur est de 18 mètres 9969⁴. Il s'élève tout droit, jusqu'à un palier autour duquel sont rangées cinq ou six cellules, puis décrit un angle, et conduit en zigzag à une porte vermoulue, à travers laquelle on voit la cour de l'hôpital, et au fond, la salle de garde des internes. Je compte cent quatre marches !

Perrey monte une bougie à la main. Son corps, vivement éclairé, se découpe comme à l'emporte-pièce, au milieu des ténèbres, dans un lointain prestigieux. On dirait un fantôme !

Et les rencontres avec d'autres individus hantant ces lieux sont plutôt parcimonieuses.

Pour le moment, à part nous, il n'y avait dans les couloirs sombres et étroits âme qui vive, pas même un rat ou un insecte. Nous nous arrêtrâmes enfin devant une petite porte métallique dont Vigot avait aussi la clef et pénétrâmes dans une immense salle, sorte de crypte géante au plafond soutenu par d'énormes piliers disposés tous les dix mètres, dans la largeur comme dans la longueur. Vigot se déplaçait dans ce labyrinthe, sorte de forêt pétrifiée aux troncs taillés et polis, comme s'il eût été chez lui. Je chuchotai :



“Mais sous quelle église sommes-nous donc ?”

Il chuchota en retour :

“Ce n'est pas une église. Nous sommes sous l'hôpital du Val-de-Grâce. Ne faites pas de bruit. Suivez-moi.”

Il abaissa sa lampe et nous continuâmes silencieusement. Bientôt il me sembla entendre un grattement. Était-ce un rat ou l'écho de nos pas atténués ? Un second grattement et un lointain chuchotement, provenant d'une direction impossible à déterminer, ôtèrent mes doutes. Je donnai un léger coup de coude à Vigot, qui se figea aussitôt et mit sa lampe en veilleuse, avant de la cacher sous sa redingote. Nous attendîmes ainsi, parfaitement immobiles, plusieurs minutes, toute notre capacité d'attention et de vigilance localisée dans les oreilles. Plus aucun bruit. Nous reprîmes notre progression sur la pointe des pieds. D'une voix plus forte, signe qu'à ses yeux le danger, quel qu'il fût, était passé, Vigot me dit :

“Il n'y a pas que des honnêtes gens dans les catacombes. En ces temps de crise, Paris fourmille de canailles et d'espions, d'autant plus que les prisons ont été ouvertes.”

⁴Cette précision s'explique par la création du système métrique en 1795. Dans celui-ci, le mètre ayant été défini comme la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, à l'époque de la conversion imposée, un mètre ou un dixième de millimètre ne représente aucune valeur concrète pour des personnes habituées à manipuler des pieds et des pouces.

Se cacher vis-à-vis des autres n'est qu'une autre forme de l'isolement recherché par rapport à la cité fiévreuse et bruyante du dessus.

Le camouflage. Autre source de plaisir, qu'on peut préconiser aux amateurs d'émotions plus ou moins fortes : la prise de la capitale par des moyens détournés. Par exemple, en suivant le dédale des carrières à partir du Val-de-Grâce et en retrouvant, à cinquante pieds sous terre, gravés dans le calcaire, les anciens noms de rues qui constituent une sorte de ville renversée sous la ville.

Y circuler relève d'une tradition estudiantine et n'est surtout pas un phénomène marginal.

Traditionnellement le baptême de la promotion se déroulait de nuit, début décembre, dans les carrières souterraines appelées improprement catacombes. C'est là que se passaient nos cours de topographie, sous la zone rue Saint-Jacques-Val-de-Grâce, ce qui nous permettait d'avoir une bonne connaissance des lieux.

Cela n'empêche nullement les étudiants de s'y perdre...

Une curieuse aventure est arrivée hier après-midi, à un étudiant de vingt-trois ans, M. Georges Tessier, élève à l'école des Mines, demeurant 20, rue des Écoles. M. Tessier, qui désirait relever des plans des catacombes, était descendu dans les fameuses cryptes, en compagnie d'un carrier, par une entrée située dans la cour de l'hôpital du Val-de-Grâce. L'étudiant partit en avant, si bien qu'au bout d'une demi-heure il avait perdu son guide. Pour comble d'infortune, la lampe électrique dont il s'éclairait ne tarda pas à faiblir et bientôt le jeune homme se trouva seul et sans lumière dans le souterrain, en tête à tête avec des ossements.

La situation n'avait rien de folâtre et l'étudiant tenta de retrouver son chemin à tâtons. Il constata l'inanité de ses efforts et alors, philosophiquement, – le lieu s'y prêtait, – il s'assit sur une pile de crânes, en attendant sa délivrance.

Entre temps, le carrier, sorti des catacombes, avait donné l'alarme au Val-de-Grâce. Plusieurs hommes munis de lampes se portèrent à la recherche du disparu qu'ils retrouvèrent vers minuit. On juge la satisfaction de l'étudiant en voyant ses sauveurs ! Bien qu'il ait déclaré qu'il n'avait pas eu peur, sept heures passées en méditations dans le séjour des morts avaient eu le don de lui faire davantage apprécier son retour parmi les vivants.

... ni les professeurs.

L'auteur de l'article est un familier de ce réseau souterrain. Il y a piloté de nombreuses promotions d'élèves. Ils retrouveront avec émotion l'ambiance insolite où se sont effectuées leurs premières armes en Topographie souterraine. Et ceux qui n'ont pas eu ce privilège trouveront sans doute intérêt à descendre par la pensée dans un dédale de galeries dont le vide inquiétant menace l'équilibre de la surface.

On se trouve heureusement rassuré quand on sait que d'importantes consolidations ont été, et sont encore, entreprises. Ces travaux nécessitent évidemment des opérations topographiques préalables pour situer exactement les excavations par rapport aux constructions. Les Géomètres sont ainsi de précieux artisans de la sécurité de la capitale.

Le moi est haïssable. L'auteur est cependant bien obligé d'employer la première personne. Car l'aventure lui est bel et bien, si l'on peut dire, arrivée. Je n'ajouterais rien à la stricte réalité.

Sous la rue Saint-Jacques, le dépôt des instruments. Quarante promotions d'élèves ont connu ce réduit qu'enfument les lampes à carbure destinées aux équipes de travail. À l'abri derrière une porte blindée⁵, les précieux instruments attendent leurs opérateurs. Une grande table, des bancs, des porte-manteaux rudimentaires. C'est tout le mobilier. C'est déjà un signe de civilisation qu'on rechercherait en vain dans la grotte de la Madeleine... Par contre, sur les parois, pas de dessins, ni de peintures rupestres.

Le dépôt des instruments est aussi un vestiaire. Les impedimenta dont on s'embarrasse pour descendre, serviettes, chapeaux, sont entreposés dans l'abri en question.

Vers le milieu de l'après-midi de certain jour mémorable, toutes les équipes étant nanties de théodolites et de niveaux, et bien en route, je décide d'aller rechercher d'autres polygones d'opérations dans des galeries voisines. Certains des anciens terrains devenaient, en effet, peu praticables, envahis par des infiltrations. Il est bien recommandé de partir avec deux éclairages indépendants. J'avais une lampe électrique. Une boîte d'allumettes dans la poche me donnait toute sécurité, à ce point de vue du moins. Par ailleurs, j'avais à la main le plan extrait de l'atlas des carrières.

Je franchis les cordeaux qui limitent les galeries où avaient lieu les travaux et je m'engage délibérément dans le dédale des vides voisins. Des galeries basses, très contournées, des évase-ments, une grande excavation, on oblique à droite, puis à gauche... Je retrouve tout cela sur le plan. Je poursuis plus avant, rassuré par la présence toute proche de la grande galerie, bien familière, conduisant à Denfert et à l'ossuaire. Premier incident : ma lampe à carbure s'éteint : une poussière dans le bec papillon. C'est courant. Le dépannage est classique. J'avais heureusement la clef permettant de dévisser le diffuseur. Il suffit en général de souffler pour déboucher le bec. L'expérience réussit. Je poursuis mon exploration après avoir frotté une allumette pour rallumer la lampe.

Mais la flamme, si claire au départ, rougeoyait et vacillait de plus en plus. Je secoue la lampe : son réservoir est pourtant bien plein. La flamme a un dernier soubresaut et s'éteint définitivement. Impossible de la ranimer après de nombreux essais. Heureusement, j'ai ma lampe électrique avec une pile toute neuve. Deux heures d'éclairage. Je mets le contact : un éclair. L'ampoule est grillée. Une pile neuve, bien sûr, ça survolte...

⁵De cette porte "blindée" en question il ne subsiste de nos jours que les gonds. Celle qui est actuellement visible dans les sous-sols du Val-de-Grâce (et ouverte comme un couvercle d'une boîte de conserve la nuit du 24 au 25 septembre 1997) ne date que des nouveaux travaux de consolidation réalisés à la demande du Génie en 1993.

La situation devient plus grave. J'ai un peu tourné en rond mais la grande galerie de Denfert doit toujours être proche. À vrai dire, je n'en étais plus tellement sûr...

J'use plusieurs autres allumettes pour consulter le plan tout en me brûlant les doigts. Une petite galerie très contournée me semble couper au court. Je m'y engage en allumant les allumettes les unes après les autres et tout en pressant le pas. Comme c'est long ! C'est curieux comme une boîte d'allumettes se vide vite en de telles circonstances, alors que dans la vie courante, on a la même boîte pendant des mois ! Les hommes des cavernes avaient des torches, mais il me faudrait du bois sec... Le plan, oui, le plan va me donner une torche pour une minute. Je me mets à courir jusqu'au moment où la flamme m'oblige à lâcher l'extrémité du flambeau qui s'éteint. Je n'ai plus ni lampe, ni allumettes, ni carte...

Si j'ai jamais regretté de ne pas être fumeur, ce fut bien cette fois-là. J'aurais eu au moins un briquet. Je tâte mes poches comme si un miracle avait pu me procurer de quoi allumer du feu... Je pense même à quelques billets que je sens dans mon portefeuille... Dans de tels moments, l'argent n'a plus d'importance ! Mais je n'avais plus rien pour les allumer.

L'homme de Cro-Magnon savait, lui, faire du feu !

La consigne est formelle en pareil cas : ne pas bouger et attendre les secours. Sans doute ! Mais je suis bien écarté des galeries principales... J'essaye d'avancer dans l'obscurité, les mains en avant... La paroi est froide et humide... Des pierres rondes, des crânes peut-être !

Un courant d'air me fait supposer qu'un accès peut se trouver à droite, puis à gauche... Découragé, je prends le parti de m'asseoir.

Je n'ose pas dire que cela me rafraîchit les idées, car le sol est très boueux. Les vêtements, la boue, l'argent, tout cela n'a plus d'importance. L'histoire de Philibert me revient en mémoire. Dans quelques années, on retrouvera un squelette près d'une vieille lampe à carbure rouillée...

Va-t-on s'apercevoir de ma disparition ? Et pensera-t-on à venir me chercher dans ce coin perdu ? Il y a 300 km de galeries sous Paris... C'est dans de tels moments qu'on se rend compte que la vie sous terre crée une angoisse impossible à vaincre. L'homme a besoin de lumière, comme les plantes. Je sens perler une sueur froide sur mon visage. Autour de moi, le silence est absolu. C'est là que vraiment on peut dire qu'on entend le silence : les oreilles vous tintent pourtant comme si un moteur tournait près de vous...

Quelle heure peut-il être ? Sept heures du soir ? La table est mise à la maison, on commence à m'attendre... Ici, rien à manger, rien à boire. J'ai la gorge sèche et je tousse pour me persuader que je vis bien. Je me mets alors à crier, sachant pourtant que ce doit être inutile. Je sens que ma voix est étouffée, s'écrasant contre cette terre molle qui m'enserme déjà comme un tombeau. Mais oui, je suis enterré vivant !

Je me relève, transi, pour faire quelques pas. Je renverse avec le pied ma lampe à carbure qui fait entendre un bruit d'eau... De l'eau ! Oui, je n'y avais pas songé : le réservoir de la lampe doit être encore plein. Je dévisse le bouchon et je bois. Quel goût affreux ! Mais tout cela n'a plus aucune importance. Il faut survivre.

Le goût de l'eau se mélange avec cette odeur fade de moisi, une odeur de cadavre, déjà !

Au fur et à mesure que le temps passe, j'entends mieux les bruits qui me paraissaient imperceptibles auparavant. Des grondements sourds espacés de trois ou quatre minutes. Le métro sans doute. Des gouttes d'eau aussi qui tombent de la voûte en produisant un bruit sec sur le sol. Une fuite dans le radier d'un égout... Mais comment récupérer cette eau ? Mes doigts se promènent au-dessus de ma tête et touchent le ciel de la carrière ; ils sont mouillés... Je peux en humecter mes lèvres ; mais c'est bien peu de choses !

Je commence à avoir faim. Quelle heure ? Minuit, peut-être. Je me suis allongé sur le sol et je grelotte. Je garde les yeux ouverts par habitude, mais bien inutilement. Les grondements sourds ont cessés. Je n'ai rien d'autre à faire qu'à rêver...

Je passe alors en revue toute ma vie. On m'a dit que c'était toujours ainsi dans les derniers moments. Ma femme, mes enfants. Que vont-ils devenir ?

De temps en temps je crie, mais de moins en moins fort. Cela me paraît tellement vain. Sait-on seulement que je ne suis pas sorti des Catacombes alors que les travaux étaient terminés ? On pense peut-être à un accident de la circulation. On a dû téléphoner au commissariat, aux hôpitaux...

Si seulement je pouvais dormir ! Le bruit lancinant des gouttes d'eau tombant sur le sol devient un supplice et je sens vaciller ma raison... Plusieurs gouttes me sont même tombées sur le visage, comme pour me narguer !

Combien de temps peut-on survivre sans manger ? Huit jours, peut-être. J'ai le temps. Les bruits sourds ont repris. L'heure des premiers métros...

Dans quelle direction ? Je serais bien en peine de le dire : ce grondement lointain m'entourne de tous côtés...

Est-ce que je rêve ? J'entends une sonnerie de clairon... Le Jugement Dernier ? Des secours peut-être ? Je crie, je crie de toutes mes dernières forces... Le bruit se rapproche. Des lumières flottantes ; des voix inconnues ; je suis sauvé... J'interroge :

- Mais comment avez-vous su que je n'étais pas sorti des Catacombes hier soir ?*
- C'était bien facile : votre chapeau était resté suspendu dans le dépôt des instruments !*

En somme, j'ai été sauvé par mon chapeau ! Jeunes générations qui avez abandonné le couvre-chef, n'avez-vous pas renoncé en même temps à un moyen de vous sauver la vie ?

À proximité du Val-de-Grâce se trouve un autre lieu fort prisé des étudiants, la salle Z⁶, objet de notre périple de ce soir. Sa réputation a même traversé l'Atlantique⁷.

Mara was already shooting junk when I met him two years ago, though he wasn't hooked yet. I'd wandered up to him during a party in the Salle Z.

⁶Son nom rappellerait en fait les fêtes organisées par les étudiants des Beaux-Arts (par déformation les Beaux Z'Arts, puis raccourci les Z'Arts) dans les années 60's.

⁷L'on ne compte plus les Nords-Américains (mais également les Australiens) qui viennent spécialement à Paris pour y parcourir les labyrinthiques arcanes de ces féériques espaces souterrains que sont "les dessous, les merveilleux dessous de Paris".

[...] *If it came off, it would be the biggest cataphile coup since Hadès — drunk, on four bottles of wine — cut straight through a two-meter concrete plug at the entrance of the Salle Z with a miner's pickax, manually for fuck's sake. Rad. Balls rad.* ⁸

Depuis 1983, les amateurs de carrières souterraines (quelle que soit leur motivation) sont appelés "Cataphiles". En 1985, concernant ceux qui participent à la dégradation de ces espaces, une tentative fut faite de leur attribuer la néonymie de "Cataclastes".

Curieusement, alors que les cataphiles sont en général des individualistes forcenés, personne ne rechigne à cette organisation presque paramilitaire, pas même les hommes plus âgés — ils ont au moins une trentaine d'années, âge canonique [...] — qui transportaient des caisses tout à l'heure. Ceux-là savent bien qu'une certaine discipline s'impose dans les circonstances actuelles. [...] Pour contribuer à l'effort collectif, ils installent des dizaines de bougies sorties d'un énorme sac, dans la Piscine, la grande salle Z, et les galeries qui relient ces deux points de rassemblement.

Certains localisent la salle Z sous le Val-de-Grâce, alors qu'en fait elle est juste à côté (précisément sous la Maison de la géologie sise rue Claude Bernard).

Pour arriver à la "salle de bal" ⁹ quelque part sous l'église du Val de Grâce, nous sommes donc passés successivement sous la rue Notre-Dame-des-Champs, sous le métro du boulevard Saint-Michel, sous le boulevard Port-Royal et la rue Saint-Jacques. En comptant le retour, je mesure que j'ai parcouru cette nuit-là, trois fois la longueur des Champs-Élysées, et le plus souvent courbé en deux.

⁸Traduction : "Mara était déjà complètement shooté quand je l'avais rencontré deux années auparavant, bien qu'il n'était pas encore dépendant. J'étais tombé sur lui durant une surboum à la salle Z. [...] Si cela était arrivé, cela aurait été le plus gros coup cataphile depuis qu'Hadès — saoul de quatre bouteilles de vin — avait percé en ligne droite un bouchon de deux mètres de béton à l'entrée de la salle Z avec une simple perforatrice de mineur, et manuellement bordel de m...".

⁹Ces bals souterrains ne sont pas, comme on le voit, apparus avec la sur-fréquentation des carrières liée à la médiatisation néfaste des années 80's puisque celui-ci date de 1965, et ce n'est alors pas une exception puisque les années 60's regorgèrent de telles "animations *underground*" (communication personnelle de l'un de ces organisateurs qui encadrait alors des fêtes de 200 à 300 personnes). En 1966, Gosciny et Uderzo s'emparèrent du phénomène et l'évoquèrent par le truchement de Goudurix — neveu d'Abraracourcix — dans *Astérix et les Normands* (voir la jonction des pages 8 et 9 lorsque ce jeune éphèbe évoque les fêtes organisées dans les catacombes de Lutèce, où l'on danse le Monkix... allusion au *monkey*, danse de l'époque !). Nous avons même trouvé trace d'un tel bal organisé en 1932 par l'École Polytechnique. En effet dans "Histoire de l'École Polytechnique (ses légendes, ses traditions, sa gloire)" par Jean-Pierre Callot (© 1959) on peut lire : "Les opérations spéléologiques culminèrent en 1932, lors d'un bal organisé par la promotion 31 dans ces carrières, à 30 mètres de profondeur ; les habits et les robes du soir des invités s'y mêlaient aux tenues de *ß* des élèves." De nos jours, il semble y avoir un regain de ces organisations festives regroupant quelques centaines de personnes, malheureusement pour la préservation de ces lieux souterrains depuis la bombe de peinture y a fait son apparition, avec les ravages incommensurables que l'on peut imaginer !

Soudain, c'est la claire sonorité d'une trompette. Les yeux clignotants, nous débouchons dans le Saint des Saints : la grande salle de bal du "Gala des Catacombes". Sous de magnifiques voûtes de dix mètres de haut, l'emplacement ne couvre pas moins de 350 mètres carrés.

Et là, quelle cohue ! Quatre cents étudiants, garçons et filles, dansent, chantent [...]. Des centaines de bougies, de chandelles, de cierges, de lampes électriques éclairent ce bal fabuleux, faisant scintiller les yeux des filles [...].

Sur un podium naturel, la fanfare des Beaux-Arts alterne slows, rocks, tangos, letkiss ! Ça chauffe terrible !

J'ai soudain un petit recul : de la pénombre [...] viennent de surgir des silhouettes en longues blouses blanches maculées de sang. Image d'épouvante ! Mais non, ce sont les étudiants en médecine. Le sang est celui d'un mouton venant tout droit des Halles, et que l'on vient de mettre au gril à la cuisine.

C'est suite à une rivalité estudiantine amicale que les futurs "patrons" du corps médical, attachés à l'hôpital Cochin, ont exploré les carrières de Paris et découvert les sous-sols du Val-de-Grâce, leur grand voisin.

J'en appelle au témoignage de ceux qui ont connu la tradition des "tonus" et autres "bal de l'internat". Une cloche... oui, une simple cloche pour sonner l'heure du repas, voyageait régulièrement entre les salles de garde des deux centres hospitaliers. C'est que la circulation souterraine "secrète" est très ancienne dans le coin : les cryptes creusées pour l'exploitation du plâtre (sic), communiquent entre elles et même jusqu'aux Catacombes ! Le jeu consistait donc à aller "chiper" la cloche chez les adversaires pour la présenter aux joyeux invités le soir du bal de l'internat. L'emplacement vide échauffant les "perdants" de ce coup-ci, d'une fièvre de revanche...

Mais certaines blagues ont des répercussions inattendues jusqu'au monde de la surface.

Le coup le plus extraordinaire que j'ai vécu s'est déroulé alors que j'étais interne à Cochin. Cet hôpital possède une sortie dans les catacombes, et nous la connaissions très bien. Un jour, nous avons décidé de rejoindre le réseau des visites organisées par le service des catacombes et de nous diviser en deux groupes : les fantômes et les guides chargés de faire dévier les visiteurs de l'itinéraire officiel. Les fantômes ont vite abandonné leurs fonctions, mais un interne déguisé en guide a si bien fait son travail qu'il s'est retrouvé à la tête d'une trentaine de hollandais ; seulement il s'est perdu, et il a bien vite retiré sa casquette. Les visiteurs ont commencé à s'étonner : le guide avait disparu, ils marchaient dans la boue... Les enfants se sont mis à pleurer. Heureusement, un rai de lumière est apparu sous une porte : ils ont frappé, un gardien est venu et, après avoir d'abord refusé d'ouvrir à cause du règlement, a fini par céder devant le tollé général.

Tout le monde était donc libéré ! Seulement, à la sortie des visites officielles, il faut que le compte des billets rendus soit le même que celui des billets vendus, et évidemment il n'en était rien. L'alerte a été donnée : policiers et pompiers, ont passé la nuit à chercher les dis-

parus¹⁰ jusqu'à ce qu'enfin au matin, le gardien libérateur mette ses chefs au courant. Bref l'histoire ne semblait pas trop mal se terminer. Pas du tout : l'ambassadeur de Hollande, avisé, déposa une plainte contre notre salle de garde. Heureusement, ce qui tournait au scandale politique a été étouffé sous prétexte que nous étions des gamins qui voulaient juste s'amuser, ce qui était la vérité.

Ah ! Nous faisons des blagues de gros calibre, et cette histoire fut une sacrée aventure¹¹.

Les étudiants en médecine de Cochin accédaient facilement aux anciennes carrières ; ils n'avaient effectivement pas à aller très loin.

Si l'ancienne salle de garde de Cochin était petite, elle possédait une annexe avec rues, carrefours, places et même ruisseaux. Les Catacombes, bien sûr. Là, comme Henri Heine disait des églises, "il faisait frais l'été et chaud l'hiver". Cette annexe avait pour nom "salon d'été". Un jour les internes découvrirent un vieux plan qui leur permettait de s'orienter dans ces dédales ; des visites furent organisées. L'excursion la plus goûtée des internes allait jusqu'au Val-de-Grâce, où ils se recueillaient sur le tombeau d'un ancien concierge, Philibert Aspaïrt, qui s'égara dans les Catacombes et y mourut de faim, en 1793...

La visite des internes au "salon d'été", fut interrompue : l'administration en fit boucher l'accès...



¹⁰Dans le numéro 215 de "Allo 18" (la revue de la Brigade des sapeurs pompiers de la Ville de Paris), numéro daté de mars 1967, une aventure similaire à celle-ci, sinon la même, est attribuée à la période ayant précédé la deuxième guerre mondiale.

¹¹Le journal "Combat" du 22 juin 1948 évoque, dans un article s'intitulant "Les mystères des Catacombes", la même anecdote mais dont les détails sont plus précis car non altérés par les caprices de la mémoire :

"Une plaisanterie assez inattendue s'est déroulée dans les Catacombes au cours de la visite de l'après-midi. Un mystificateur, dont on ignore l'identité, profitant du fait que les guides officiels ne portent ni uniforme, ni insigne, se substitua à l'un d'eux et entraîna un groupe de visiteurs dans les galeries interdites au public. À 19 heures, les employés de l'Administration des Carrières constatèrent avec effroi, que sur 732 visiteurs, une cinquantaine n'avaient pas franchi le portillon enregistreur de la sortie. Aussitôt, tous les employés mobilisés procédèrent, dans les galeries qui vont de la porte d'Orléans au boulevard Saint-Michel, à grands sons de trompes avertissantes, à des battues qui se prolongèrent jusqu'à 2 heures du matin. Finalement la petite troupe fut retrouvée saine et sauve... dans la cour du Val-de-Grâce. On eut, plus tard, l'explication du mystère : le faux guide qui connaissait parfaitement les lieux, avait entraîné ses victimes à travers le dédale de certains couloirs interdits en raison même de leur complexité et les avait conduits jusqu'à la sortie désaffectée qui se trouve dans l'hôpital du Val-de-Grâce. Il s'empressa de disparaître dès que les vrais guides se présentèrent. Parmi les hommes en détresse se trouvait l'un des gardiens de la paix chargé de surveiller les visiteurs". Et effectivement ce n'est pas en récupérant les billets des visiteurs à la sortie que l'on s'assurait qu'aucun ne s'était égaré, mais à l'aide d'un tourniquet enregistreur.

Voici donc l'histoire de ce concierge :

Après avoir parcouru toute la longueur de la rue Notre-Dame-des-Champs, nous traversons les carrières des Chartreux, et, arrivés sur la limite des carrières du Val-de-Grâce, à l'extrémité de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, nous voyons, à droite, un tombeau dans un retraits de mur.

— Ce tombeau, — dit l'historien de la troupe, — le seul qui existe en dehors de l'Ossuaire, est celui de Philibert Aspaïrt, concierge du Val-de-Grâce. Ce malheureux se perdit, le 3 novembre 1793, dans une excursion qu'il tenta seul. Onze ans après, le 30 avril 1804, des ouvriers retrouvèrent son squelette, que firent reconnaître un trousseau de clefs et des boutons de livrée éparpillés sur le sol. Vous figurez-vous les angoisses horribles de cet homme affamé, sans lumière, se heurtant la tête au roc, se cramponnant à toutes les saillies, les pieds dans l'eau, fou de terreur, — sans espoir !...

Un silence funèbre nous entoure, troublé par le bruit monotone des gouttes d'eau qui tombent une à une de la voûte. Nous écoutons, nous interrogeons l'obscurité... Une joie mêlée de crainte fait battre nos cœurs.

Tous les égarés n'ont heureusement pas eu la même fin horrible.

On se rappelle que les journaux racontaient, il y a peu de jours, l'histoire de quatre personnes égarées dans les Catacombes et déliorées d'une façon providentielle.

Un fait qui ne le cède en rien pour le dramatique à celui dont la rue Dupetit-Thouars a été le théâtre, s'est passé l'année dernière presque au même endroit.

Trois soldats du Val-de-Grâce, ayant entendu parler des Catacombes, désirèrent les visiter. À cet effet, ils descendent dans un puits de quatre vingt pieds de profondeur ¹², communiquant à ces voies souterraines, parcourent quelques galeries, admirent la hardiesse et la solidité des travaux et songeant au retour, s'engagent dans une galerie qui les éloigne de leur point de départ. Quand ils reconnaissent leur erreur, il n'est plus temps de la réparer. Les sentiers qui se croisent, la rareté des indications dans ces parties peu explorées, la peur qui s'empare d'eux, tout les déroutent.

La crainte de s'égarer davantage les retint à la même place. Ils appellent... Rien ne leur répond.

La faim, le froid commencent à venir et, pour comble d'horreur, la bougie qui les éclaire touche à sa fin. Bientôt la flamme atteint leurs doigts bleuis ; ils retiennent le lumignon qui brûle leur chair, font quelques pas encore, poussent un dernier cri désespéré, et tombent épuisés de fatigue et d'effroi avec les derniers restes de leur flambeau.

Une mort horrible, hideuse, les attend.

En soldats français ils s'y préparent par la prière. Cependant, à l'appel du soir, la disparition des trois hommes a été remarquée et consignée. La nuit s'écoule. Le lendemain matin seulement, la corde qui a servi à leur excursion est aperçue. On soupçonne une partie de la vérité et une re-

¹²Soit environ 27 mètres ce qui est un peu excessif, sachant que le puits le plus profond du Val-de-Grâce fait à peu près 20 mètres.

cherche est ordonnée. Quatre soldats conduits par un officier, un tambour, un clairon sont descendus. Ils sonnent, ils appellent. Rien qu'un silence sépulcral.

L'autorité supérieure est prévenue et une visite générale commence. Quarante heures se sont écoulées et rien n'a mis sur la trace des malheureux égarés. On cherche encore, on cherche toujours. On les découvre enfin dans une galerie sans issue à peine large d'un mètre. Leur état était horrible. Un instant on les crut morts. Transportés à l'infirmierie, ils reçoivent les soins les plus intelligents et reviennent enfin à la vie. Les malheureux n'avaient rien entendu. Les Catacombes ont peu d'écho et le son brisé par tant de détours n'était pas arrivé jusqu'à eux. Encore quelques instants et l'on n'aurait ramené que des cadavres.

Mais le temps passe à évoquer ces anecdotes sans que l'on y prête attention.

Déjà trois heures du matin ! *Phuong*, une jolie vietnamienne, m'entraîne au "Bar des Catacombes". Là, le champagne coule à flots, le whisky aussi. Au "snack", on peut se faire servir sandwiches, petits gâteaux et même des glaces.

Quelques couples vont faire un tour, non pas au clair de lune, mais dans les galeries proches ou des bancs peu éclairés servent de refuge aux amoureux.

Il est plus de quatre heures et demi du matin quand retentit le cri fatidique : "On ferme !" Ce sont des "Oh !" de réception [sic ; bel exemple de lapsus calami]. Déception qu'accentue encore la perspective du long retour à la queue-leu-leu dans les galeries humides.

En route vers la sortie.

La porte devant laquelle nous nous arrêtrâmes n'était pas, contrairement aux autres, fermée à clef. Nous n'eûmes qu'à la pousser, puis à monter un escalier en spirale, réplique de celui que nous avons emprunté au départ, excepté qu'il était deux fois plus haut. Nous débouchâmes bientôt dans une petite pièce sombre et malodorante, et sortîmes en toute tranquillité dans l'arrière-cour d'un immeuble.

"Et voilà, commenta *Vigot* non sans satisfaction. Nous sommes à vingt mètres de la place du Val-de-Grâce. Je vous emmène chez moi. J'habite à deux pas."

Cette sortie n'est pas la seule, puisqu'une entrée peut servir de sortie, et qu'il y a de multiples entrées, il y a donc autant de sorties possibles.

Et quel ne fut pas l'étonnement des premiers passants du boulevard Saint-Michel d'apercevoir, vers 5-6 heures du matin, au coin de la rue Michelet, une plaque d'égout se soulever sur le trottoir, et 3 ou 4 mineurs sortir du centre de la Terre : le contraire des extraterrestres en somme.

L'émergence dans cette ville-capitale qui ne cesse de s'agiter, laisse parfois les personnes K.O. comme un boxeur groggy après un coup asséné trop violemment.

Notre remontée dans un univers d'air et de lumière (malgré la nuit tombée), après cette longue marche dans le noir sous des tonnes de pierre, me dilata singulièrement la poitrine. Tout, dans Paris, me parut magnifique : les immeubles, la foule dans la rue, encore nombreuse malgré

l'heure tardive, l'atmosphère même d'une grande métropole, où rien ne rappelait la guerre, si ce n'est toutefois des murs en sacs de sable aux principaux carrefours. [...]

Lorsque l'on sort des carrières pour la première fois, souvent le mal est fait : le virus est dans la plaie, la contamination gagne. La première idée qui vient à l'esprit est "Quand y retournons-nous ?".

Rue Saint-Jacques, nous croisâmes un détachement de soldats, qui nous saluèrent de cris et de plaisanteries¹³. Si l'on nous interrogeait, nous étions prêts à répondre que nous allions au Val-de-Grâce soigner nos blessures, mais nul ne vint s'enquérir de notre destination. [...]

L'entrée secrète des catacombes nous accueillit enfin. Je n'aurais jamais pensé éprouver une telle joie à y être à nouveau enfermé. Le silence absolu, le manque total de lumière, me parurent l'expression la plus parfaite de la sécurité retrouvée. Nous n'étions pourtant pas au bout de nos errements. À l'autre extrémité du tunnel, il faudrait bien remonter à l'air libre, et nul d'entre nous ne savait ce qu'il y trouverait.

Descendre les escaliers, traverser les sous-sols de l'hôpital, cela se fit sans trop de mal. Nous n'avions pas de lampes, mais dans deux de nos uniformes nous trouvâmes des allumettes, et, grâce à la pauvre lueur et surtout à l'habileté de Vigot, nous pûmes nous guider et trouver la bonne porte. Celle-ci, contrairement à la première fois, était entrouverte. D'autres que nous s'étaient servis du passage, et n'avaient pas éprouvé le besoin de la refermer.

Un examen rapide nous permit de comprendre pourquoi : la serrure était forcée¹⁴, nos prédécesseurs n'avaient pas de clef. Amis ou ennemis ? De quand datait cette intrusion ? Nous n'avions aucun moyen de le savoir, mais notre avance se fit le plus silencieusement possible, dans le couloir sombre, évitant même de craquer des allumettes, au risque de nous cogner ;

¹³Afin d'éviter de telles rencontres inopportunes au cours de déplacements qui se devaient de rester le plus discrets possibles, certaines personnes sont allées juste après la deuxième guerre mondiale dans l'hôpital allemand du Sénat (situé dans les sous-sols), afin d'y récupérer du matériel médical dont une table d'opération roulante au plateau en lave de Volvic émaillée. Celle-ci fut véhiculée par les galeries de carrières jusqu'à son nouveau lieu de destination (communication personnelle d'un ancien ingénieur des Mines de la promotion 43).

¹⁴"[...] Mais cette putain de grille n'est pas encore ouverte, regarde le sol est en béton et le plafond du bon vieux calcaire bien dur.

Nous inspectons minutieusement le sol, les côtés, le plafond, mais aucune faille. Il ne me reste qu'à espérer une porte dans ce mur de barreaux.

— Thésée ! Une serrure !

Très vite j'évalue la difficulté du crochetage de cette serrure. Apparemment, pas de problème majeur mais ne sous-estimons pas l'adversaire. Pour l'instant nous nous contentons de faire un demi-tour pour aller chercher le matériel adéquat.

Pendant plus d'une heure je triture cette maudite serrure. Les tours passent et seule la rouille empêche le retrait du pêne. Aidé d'un tournevis Thésée force comme un damné. Enfin, le mécanisme se libère mais l'état des gonds retarde le grand moment. Nous réussissons tout de même à entrebâiller la porte et nous nous faufiletons". in "Rue des Catacombes Côté Sud" par Alain Gribel (sans date ; probablement 1996).

ce qui arriva plusieurs fois, si j'interprétais bien les jurons étouffés de mes amis. Vigot s'arrêta soudain et je butai contre lui.

Tous ces allers et retours finissent parfois par inquiéter la population. Et certaines fois les choses ne se passent pas exactement comme prévu !

Depuis la Maison des Mines (la Maison des élèves) au 270 rue Saint-Jacques, des groupes de 3 ou 4 partaient régulièrement vers le boulevard Edgar-Quinet où une porte dans le mur du cimetière donnait accès aux galeries des catacombes.

Une personne d'un appartement en face, intriguée par la disparition de ces promeneurs nocturnes derrière la porte (des profanateurs de tombes, à coup sûr !) appela la police qui découvrant l'escalier, n'osa pas s'aventurer dans ce labyrinthe inconnu et ne put faire remonter ceux qui étaient déjà au fond, dont j'étais, et qui attendirent patiemment la suite des événements.

Tant que cette fréquentation illicite est tacitement entretenue par le service des Carrières, elle perdurera.

L'IGC semble être dans une nécessité dialectique avec les clandestins. D'abord, le décret interdisant l'accès aux carrières et le refus de donner des permis poussent à une circulation clandestine [et anarchique qui] a pour effet pervers une régulation des déplacements. Ce contrôle indirect est plus efficace que ne pourrait l'être un service d'agents appointés ou une distribution sélective de permis. [...] Bien sûr cette logique de la surveillance souterraine est tacite et il ne saurait être question, ni pour l'IGC, ni pour les cataphiles, d'en faire une stratégie ouverte.

D'autant plus que l'impunité semble être la règle :

Aucune plainte, pour l'instant, n'a été déposée contre ces étranges noctambules. Le Domaine des Carrières ne s'est pas manifesté, non plus que le curé de certaine église voisine dont les cierges, pourtant, depuis quelques temps, disparaissent à une cadence accélérée.

— Mais quoi, m'a dit Christian, ces cierges brûlaient pour les morts, non ? Alors, si on les rallume dans les catacombes...

Pourtant les autorités veillent. Nous avons reproduit à ce sujet en annexe, l'arrêté du 2 novembre 1955 stipulant qu'il est interdit à toute personne de pénétrer et de circuler dans les anciennes carrières souterraines de la Ville de Paris sans autorisation ¹⁵.

¹⁵D'ailleurs, qui sait que cette législation date de la guerre d'Algérie ? Le 3 avril de cette année-là, devant l'évolution des « événements » et de la situation, une loi a été prise permettant aux préfets de recourir au couvre-feu s'ils l'estimaient nécessaire ou plus exactement, son article 5 donna pouvoir aux préfets "d'interdire la circulation des personnes ou des véhicules dans les lieux et aux heures fixés par arrêté", ce qui peut s'apparenter à un couvre-feu même si le terme n'apparaît pas dans le texte. D'où en conséquence l'arrêté du 2 novembre 1955, dont on célébra le cinquantenaire il y a peu. Qui pensait qu'il aurait été réactivé lors des émeutes en banlieue parisienne de 2005, donc l'année exacte de son jubilé !? Et n'est-il pas amusant de réaliser que c'est depuis le 2 novembre (donc le « jour des morts » i.e. le lendemain de la Toussaint), qu'un arrêté jamais aboli interdit de pénétrer sans autorisation dans les « catacombes » ?

La police est sur les dents depuis qu'elle sait que des bals clandestins se donnent dans les carrières du sous-sol parisien. [...] L'autre semaine, ils ont tourné en rond pendant des heures, lors d'une rafle au cours de laquelle ils ont tout de même capturé soixante quinze fêtards souterrains.

Sur le vieux principe physique "de l'action et de la réaction" bien connu, on peut en déduire ce précepte conclusif : lorsque les étudiants s'occupent des danses, c'est la police qui se préoccupe des contredanses.

Origine des différents extraits classés par ordre chronologique

Les Catacombes, étude historique, par Paul Fassy (1861) ;

Les Catacombes de Paris, par Pierre-Léonce Imbert (1867) ;

Une nuit dans les catacombes en tête à tête avec des crânes, article de presse sans date ni origine, mais probablement des années 1925 puisque l'anecdote qui y est relatée est à rapprocher de celle survenue à un élève de l'ENSMP, et dont la "mésaventure", qui fit l'objet d'articles jusque dans des journaux étrangers à l'époque, fut aussi mise en scène le 7 mars 1925 lors du troisième et dernier acte de la revue des élèves de l'École cette année-là : "Tout dit : Mine Hurrah" ;

Concours Littéraire à l'École des Mines par Maurice Demariaux Élève de l'ENSMP, article publié dans la *Revue des Ingénieurs* (de l'école des Ponts & Chaussées, l'école Supérieure d'Aéronautique, l'école Supérieure de Génie Militaire, l'école Supérieure des Mines de Paris, et l'école Supérieure de Métallurgie et d'Industrie des Mines de Nancy), numéro daté de Mars-Avril 1950, 3^{ème} année n°2, p.16-18. Il est à noter que ce texte fut classé premier à ce Concours Littéraire ;

Les grandes soirées du "Sous-Paris". Les policiers ne sont pas invités à la "surboum" des catacombes, par Gilles de Prévaux, paru dans la revue *Noir & Blanc*, semaine du 15 au 21 juillet 1965, p443, n°1063 ;

La nuit la plus longue, texte extrait de "Les entrailles de Paris" par le professeur R. TATON pages 19 à 29 de *Géomètre* (octobre 1973) ;

Allez jouer ailleurs, par Pascal Bruckner (© Le Sagittaire1977) ;

La Cité des Cataphiles (mission anthropologique dans les souterrains de Paris), par Barbara Glowczewski, et al. (© Librairie des Méridiens 1983) ;

L'hôpital Cochin extrait de *Le Journal du 14ème* — n°8 — Avril/Mai 1985 ;

Marx & Sherlock Holmes par Alexis Lecaye (1985) ;

Tchernobyl sur Seine, par Hélène Crié et Yves Lenoir (1987) ;

Bad Voltage, par Jonathan Littell (1989) ;

Baptême en sous-sol, par Claude Chaumet (promotion 1947) extrait de *l'École des Mines de Paris*, article paru pages 8-9 de *Nouvelle Rive Gauche*, n°159-160 (juin-juillet 1990) ;

Le coquin chapitre rédigé par le professeur François Lhermitte dans *La salle de garde ou le plaisir des dieux* — Tome 1, par Patrick Balloul (Editions de Loya) ;

La salle de garde ou le plaisir des dieux — Tome 2, par Patrick Balloul (Editions de Loya) ;

Rue des Catacombes Côté Sud, par Alain Gribel (sans date, probablement 1994) ;

Mon amour, ma préférence. L'histoire de Georges et Leïla, publié avec la collaboration de Salah Guemriche (Ramsay / MD éditions 1996 ; collection « Mireille Dumas présente ») ;

Le Paris d'un Parisien, par Pierre Christin, dans le "guide pratique" fourni en supplément gratuit à *Géo* de septembre 1997 (n°223), page 32-33.

Gilles Thomas

Né à Provins, ville médiévale et souterraine, c'est dans Paris qu'il décida et prit en main sa renaissance, ou plus exactement sa véritable naissance, au tout début des années 80's. Ce « dans » est à prendre au double sens du terme car à la fois à l'intérieur de la capitale et sous cette ville. Il considère en effet que la vie à la surface n'est pas uniquement une vie superficielle mais bien une simple « sur[-]vie ».

Sa véritable vie, là où il s'exprime pleinement, est dans les profondeurs, non pas abyssales mais historiques, de la ville-lumière. À tel point que ce qui lui permet de tenir dans les noirceurs humaines de ce que l'on a pourtant l'habitude d'appeler la civilisation, ce sont ses nombreuses recherches débouchant sur des écrits qui ne sont pas moins abondants : en moyenne une dizaine d'articles par an, sans compter les ouvrages auxquels il prête son concours à défaut de son nom (travaux universitaires, essais, romans, bandes-dessinées, mangas, etc.), les émissions (radios, TV) et les documentaires dans lesquels il intervient. On peut même apercevoir son nom au générique du dessin animé Ratatouille !

On le comprend et le réalise à la lecture de cette énumération qui pourrait paraître fastidieuse : même quand il n'est pas physiquement sous Paris (ou dans d'autres cavités souterraines artificielles), il y vit par procuration. À chaque instant de sa vie terrestre, tout l'y ramène plus ou moins volontairement.

Misti

Née à Paris en 1977, Misti commence à dessiner vers 16 ans, en noir et blanc pendant de longues années, puis découvre les joies de la couleur grâce à la Société des Pastellistes de France, dont les maîtres lui enseignent l'art du pastel sec.

Elle se laisse guider dans cette aventure par ses envies, elle écoute son cœur, inspirée par les univers féeriques et souterrains.

Vous pouvez retrouver l'univers de Misti sur son blog : www.misti-artiste.fr

Misti répond au questionnaire de Proust :

1. Ma vertu préférée : le courage
2. Le principal trait de mon caractère : rêveuse
3. La qualité que je préfère chez les hommes : la gentillesse

4. La qualité que je préfère chez les femmes : l'indépendance
5. Mon principal défaut : expéditive
6. Ma principale qualité : confiante
7. Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : l'écoute
8. Mon occupation préférée : dessiner
9. Mon rêve de bonheur : l'harmonie entre les peuples
10. Quel serait mon plus grand malheur ? de laisser mourir le rire dans mon cœur
11. A part moi-même qui voudrais-je être ? personne
12. Le pays où j'aimerais vivre : je suis très bien en France
13. La couleur que je préfère : le noir
14. La fleur que je préfère : ma fille qui s'appelle Flora
15. L'oiseau que je préfère : le grand Condor !
16. Mes auteurs favoris en prose : Maurice Druon, Henri Vincenot, Krishnamurti
17. Mes poètes préférés : Jacques Delille, Jacques Higelin, Soan, Bill Deraime
18. Mes héros dans la fiction : Willow (grand courage)
19. Mes héroïnes favorites dans la fiction : les frangines Cat's Eyes, Anne Sullivan
20. Mes compositeurs préférés : Mozart, Beethoven
21. Mes peintres préférés : Chardin, Picoulet, Frazzeta, Luis Royo
22. Mes héros dans la vie réelle : Claude Bourguignon, Till Lindemann (dans un autre genre...)
23. Mes héroïnes préférées dans la vie réelle : Mère Meera,
24. Mes héros dans l'histoire : le Christ, Bouddha
25. Ce que je déteste le plus : refaire les mêmes erreurs
26. Le personnage historique que je déteste le plus : je ne déteste personne
27. Les faits historiques que je méprise le plus : pas de mépris non plus
28. Le fait militaire que j'estime le plus : la guerre ne me fait pas rêver
29. La réforme que j'estime le plus : la fin de la peine capitale
30. Le don de la nature que je voudrais avoir : la santé
31. Comment j'aimerais mourir : en paix
32. L'état présent de mon esprit : en paix
33. La faute qui m'inspire le plus d'indulgence : la fot d'ortograf
34. Ma devise : Avance et tu comprendras.